

Jacques Champaud

MOM (CAMEROUN) OU LE REFUS DE L'AGRICULTURE
DE PLANTATION*

gées qui correspondent aux peuplements homogènes de palmiers raphia (*Raphia vinifera*) des bas-fonds. Pour le reste, les espèces sont très nombreuses dans cette forêt secondaire, généralement de haute taille, et — mis à part un nombre limité d'arbres utilisables pour la construction et de lianes servant à la fabrication de poisons ou de «médicaments» — le paysan attache plus d'importance à l'ancienneté de la végétation qu'à la présence de telle ou telle essence.

La densité de cette forêt est liée au climat. Mom, situé à 3° 35' de latitude nord, se trouve en pleine zone équatoriale. La station de Makak (18 km à l'ouest) reçoit en moyenne 1 848 mm de pluie par an, répartis en quatre saisons : la petite saison des pluies que les Bassa appellent *youèl*, de la mi-mars à la mi-juin ; la petite saison sèche (*ikan*), de la mi-juin à la mi-août ; la grande saison des pluies (*mbèng*), de la mi-août à la fin novembre ; la grande saison sèche (*sep*), de la fin novembre à la mi-mars.

Le nombre moyen de jours de pluie est élevé (136 par an) et l'humidité constante ; les saisons sèches ne sont jamais dépourvues d'eau et

le climat : sols ferrallitiques rouges et jaunes coexistent dans cette zone. Ils ne sont guère différents de ceux que l'on trouve sur le reste du plateau et sont classés comme moyennement fertiles. Les paysans bassa distinguent deux grands types, en fonction de leur teneur en argile : l'un à dominante argileuse, appelé *ngueguenda* ; l'autre à dominante sableuse, désigné sous le nom de *lisségué*. Les sols de bas-fonds, de leur côté, gorgés d'eau et de couleur noire, sont appelés *djanga si* ou *koyop si*.

Le milieu physique de Mom, sommairement esquissé, apparaît ainsi comme assez banal, peu différent au total du reste du plateau. L'abondance des précipitations et leur régularité au cours de l'année permettraient en théorie d'y pratiquer la plupart des cultures d'exportation de la zone équatoriale.

La majorité des maisons s'égrènent le long de la piste qui, parallèle à la voie ferrée, emprunte l'interfluve entre les rivières Yamakouba et Lepdikos. Trois noyaux plus denses, contigus, concentrent une



tat était très dispersé. Un regroupement plus brutal fut imposé lors de la rébellion «upéciste». Le leader de l'Union des Populations du Cameroun (U.P.C.), Ruben Uñ Nyobé, était bassa et c'est dans son pays que le mouvement nationaliste connut la plus forte emprise (ce fut même en fait la seule emprise rurale du mouvement avant le déclen-

mariage notamment, les conflits fonciers y sont examinés en premier ressort et réglés la plupart du temps sans qu'il soit besoin de faire appel à une autorité supérieure. C'est aussi à l'intérieur du *log* que se recrutent la plupart des associations traditionnelles telles que groupes de travail (*yum*) ou tontines (*ndjanqui*). Mais ces associations sont

Ce droit foncier, très ouvert, permet de corriger les effets de l'inégal rythme de croissance démographique des différents lignages et assure l'individu de la possession entière de son lot tout en lui ménageant la possibilité de l'agrandir temporairement par des emprunts à l'intérieur ou à l'extérieur du village.

Un milieu physique propice à une vie agricole continue, à l'abri des aléas climatiques graves, et autorisant la plupart des grandes cultures d'exportation, un milieu humain permettant à l'individu d'innover et d'entreprendre, une bonne desserte par route et voie ferrée constituent autant de facteurs favorables pour un village tel que Mom. Dans pareil contexte, le progrès agricole devrait se diffuser facilement, et on s'attendrait, notamment, à y trouver une agriculture moderne en rapport avec ces possibilités. Tout indique au contraire que l'on est loin d'atteindre de tels résultats, et l'étude de l'économie villageoise montre qu'il existe même une sorte de refus de l'agriculture de plantation.

Une agriculture de cueillette

Très discrète est l'empreinte de l'homme sur le paysage. On ne retrouve là rien de comparable aux terroirs soigneusement organisés de la zone soudanienne. Les abords des habitations sont les seuls espaces bien dégagés : quelques arbres fruitiers, une épaisse touffe de bananiers occupent la cour. Immédiatement derrière commence la forêt, éclaircie parfois au profit d'une plantation de cacaoyers. Les

parcelles isolées ne soient pas rares, les champs se disposent le plus souvent en grappes.

Mais l'élément le plus important de l'économie agricole en pays Bassa ne se remarque qu'à peine dans le paysage : les palmiers à huile, en effet, ne constituent jamais une palmeraie. Ce sont des arbres isolés, dans la forêt ou au milieu des champs, qui ne reçoivent aucun soin. On se contente de protéger les sujets les plus jeunes, lorsque l'on met le feu aux abattis. Les arbres exploités, qui ne représentent qu'une partie de l'ensemble de sujets adultes, sont «nettoyés», c'est-à-dire débarrassés de leur couronne inférieure de palmes afin de faciliter l'accès aux régimes. On débroussaille également le pied des arbres pour ramasser plus facilement les noix. A cela se résume l'entretien des arbres. La préparation de l'huile fait appel à des techniques plus élaborées et l'extraction proprement dite s'opère au moyen d'un pressoir mécanique. Les noix de palmistes sont ensuite mises à sécher et cassées au fur et à mesure des temps libres. La plus grande partie de l'huile et la totalité des amandes de palmistes sont vendues sur le marché de Mom. En plus de l'huile, on extrait du vin de palme. Objet d'un commerce permanent à l'intérieur du village, compagnon indispensable de toutes les discussions, de toutes les réunions d'associations de travail ou d'entraide, témoin des engagements solennels, le vin de palme est un des éléments fondamentaux de la vie sociale des Bassa. Sa production fait appel à des techniques plus sommaires encore que celle de l'huile puisqu'on le soutire de la tête du palmier abattu. Une partie du vin de palme est vendue aux passagers du train,

ments voisins étudiés au cours d'enquêtes agricoles par sondage, ce pourcentage est de 63 à 68. Il y a cependant à Mom plus de planteurs que de cultivateurs (37 contre 21) mais là aussi, les proportions de planteurs sont nettement plus élevées dans les circonscriptions voisines : dans celle de Djoungolo, contiguë à l'arrondissement de Makak, on n'a relevé, sur les 78 tirées au sort, aucune exploitation sans cacaoyers. Les plantations de Mom sont en outre de petites dimensions : 98 ares en moyenne par exploitation, contre 267 dans l'arrondissement de Mbalmayo et 164 à Djoungolo. De plus, elles sont de piètre qualité : densité d'arbres trop faible, plantations anciennes et fort mal entretenues. Le planteur ne taille pas ses arbres et les traite rarement (bien qu'un planteur sur trois possède un pulvérisateur, il ne s'en sert pratiquement pas et s'en remet pour la lutte contre les maladies au passage aléatoire des équipes mobiles de la lutte phytosanitaire; de même, les

d'abord l'arachide, puis, après quelques jours, le maïs ; le macabo (*Xanthosoma sagittifolium*) vient ensuite. Enfin manioc et canne à sucre sont bouturés et l'on apporte des abords de la maison ou d'un autre champ quelques rejets de bananiers. Ce sont là les plantes les plus fréquentes, mais non les seules : il faut y ajouter les ignames, le gombo, la patate douce, le pois voandzou et toute une collection de « légumes » divers ou de condiments. Ces plantes qui poussent toutes sur une même parcelle composent un extraordinaire fouillis que l'on éclaircit peu à peu au fur et à mesure de leur maturation et des besoins. Arachides et maïs sont récoltés d'abord et en totalité, les autres plantes constituent une réserve où l'on va s'approvisionner. Très souvent le champ n'est pas récolté complètement et les derniers plants de manioc, de canne à sucre ou de bananiers sont peu à peu étouffés par la végétation.

Il existe cependant une exception à cette règle : dans un cas, on

sur un critère de «modernisation» des techniques, disons sur la capacité du paysan à assimiler des techniques d'inspiration occidentale. On se préoccupe moins, en général, de savoir si l'homme est satisfait ou non de sa situation, s'il ressent ou non le besoin de se «développer». La première question qui se pose est celle de la validité de l'exemple de Mom. Elle est d'importance puisque le village présente à plusieurs égards des traits originaux de «bourgs». En fait, cela n'altère pas les

Bassa. C'est donc en pays Boulou et en pays Ewondo que s'est propagée cette culture et qu'ont été recrutés les premiers agents vulgarisateurs. La dispersion progressive, en tache d'huile, du cacaoyer, s'est heurtée au «bloc» des Bassa, dont les relations avec leurs voisins furent longtemps empreintes d'hostilité. D'autre part, les services agricoles du département furent longtemps rattachés à la région de Douala, moins intéressée dans l'ensemble par le cacao que celle de Yaoundé.

non en termes économiques de rapport ou de rendement à l'hectare cultivé, mais en termes beaucoup plus concrets, pour le paysan, d'efforts à fournir : si l'on met en balance ce que représente d'une part l'exploitation des palmiers naturels, d'autre part le tracé et le défrichage de layons en forêt, le creusement de larges trous, les démarches nécessaires à l'acquisition (onéreuse en général) de jeunes palmiers, et l'entretien de la palmeraie ainsi constituée pendant plusieurs années avant qu'elle ne produise, on comprendra que la première solution paraisse *a priori* la meilleure ; à quoi bon planter de nouveaux palmiers, se disent les intéressés, alors que l'on n'arrive pas à exploiter tous ceux qui poussent spontanément ? Une telle situation est-elle susceptible d'évoluer, et dans quel sens ?

Prévoir l'avenir avec certitude est certes difficile, mais on voit mal comment l'agriculture de plantation pourrait prendre désormais une certaine importance. Le cacao paraît exclus, et l'ambitieux « plan palmier » dont le Gouvernement vient d'entreprendre la réalisation ne

termes de « développement économique » basé sur des notions de revenu à l'hectare ou de recettes annuelles. En fait, le principal élément de raisonnement pour l'individu est beaucoup plus la rentabilité de son effort, de son travail, que la recherche d'un profit maximum à tirer de sa terre. Seul ce critère permet d'expliquer le comportement économique du Bassa.

Le deuxième est que, contrairement à une des idées couramment admises en matière de développement africain, l'agriculture de plantation n'est pas le point de passage obligé que doit emprunter le paysan pour accroître ses gains. Certains ont trouvé de nouvelles formes d'exploitation de la terre, des sources de revenus qui doivent très peu aux exportations et sont essentiellement tournées vers le marché intérieur et les villes. Les relations continues de Mom avec Yaoundé et Douala ont déjà permis les seuls investissements utiles du village, les pressoirs à huile (ils appartiennent à peu près tous à des salariés, vivant hors de Mom, qui les prêtent à leurs frères ou les louent